

LE MUSÉE NAPOLEÓN III AU PALAIS DE L'INDUSTRIE, MIROIR DE LA POLITIQUE ARCHÉOLOGIQUE DU SECOND EMPIRE

par

Eve GRAN-AYMERICH

Résumé

Le musée Napoléon III, même s'il a une existence éphémère, s'inscrit dans une politique archéologique menée par le Second Empire, aussi bien dans le domaine métropolitain qu'au-delà des frontières nationales. En effet, les collections présentées au Palais de l'Industrie rendent compte des entreprises lancées dans tout le bassin méditerranéen et les options muséographiques traduisent les innovations qui se font jour du point de vue scientifique et sur le plan de la politique des musées.

Introduction

Le musée Napoléon III, inauguré le 1er mai 1862 au palais de l'Industrie et fermé le 12 juillet de la même année, connut un destin éphémère, lié à celui de la collection Campana, provisoirement présentée dans son ensemble pendant ces quelques mois, avant de rejoindre le Louvre et de connaître une dispersion partielle dans les musées de province. La fermeture de ce musée sanctionne le dénouement de la violente polémique qui oppose le Louvre et ses représentants aux partisans d'une politique muséographique décentralisée. Pourtant, malgré sa trop brève existence, ce malheureux musée manifeste les orientations d'une "archéologie scientifique" en cours d'élaboration qui reçoit alors une consécration officielle et bénéficie du soutien impérial : le musée Napoléon III présente non seulement la collection Campana récemment acquise, mais les fruits des missions conduites dans le bassin méditerranéen, et témoigne ainsi du

dynamisme d'une discipline qui s'affirme dans le champ de l'histoire¹. Par ailleurs, son ouverture coïncide avec le développement de l'archéologie nationale que ponctuent l'organisation de fouilles et la constitution de musées locaux ; l'expérience présentée au Palais de l'Industrie se révèle comme un puissant catalyseur pour la création d'un musée des antiquités nationales, inspiré par les initiatives des savants scandinaves et allemands. Le musée Napoléon III illustre la politique archéologique conduite sous le Second Empire sur le territoire national comme à l'étranger.

La décennie qui s'ouvre sur l'inauguration du musée Napoléon III voit aussi la floraison de nombreux musées sur le territoire national : l'exploration des grands sites liés à la conquête de la Gaule par César impose la constitution de musées locaux. En 1862 précisément, Napoléon III, au cours d'un voyage en Auvergne, se rend à Gergovie où les fouilles qu'il patronne, sont dirigées par le colonel Stoffel. Les travaux inaugurés par J.-G. Bulliot sur le mont Beuvray-Bibracte bénéficient d'une subvention prélevée sur la cassette impériale, alors qu'à Alésia les objets recueillis au terme des recherches conduites de 1861 à 1865 sont réunis dans un petit musée construit dans le village d'Alise-Sainte-Reine. À Compiègne, de nombreux sites gallo-romains sont explorés et suscitent la formation d'un musée installé dans la serre tempérée du palais et ouvert au public le 15 août 1862².

Cependant, lors même qu'apparaissent des musées de sites en province, germe l'idée de réunir les collections nationales dispersées en un musée unique : en effet, le décret qui scelle la création d'un musée des antiquités celtiques et gallo-romaines à Saint-Germain-en-Laye est daté du 8 mars 1862. Par ailleurs, dès 1861, l'empereur envisage d'associer les collections gallo-romaines nationales aux objets rapportés par les missions menées en Méditerranée³ et finalement intégrés au musée Napoléon III, qu'il faut donc considérer comme l'un des éléments essentiels d'une politique muséographique d'ensemble.

En effet, si le musée ouvert au Palais de l'Industrie en 1862 révèle au public une prestigieuse collection italienne, dont l'acquisition soulève une très vive controverse, il présente aussi les résultats de l'intense activité archéologique déployée en Méditerranée et au Proche-Orient ; le destin

(1) Pour une histoire de l'archéologie française, voir È. Gran-Aymerich, *Naissance de l'archéologie moderne. 1798-1945*, Paris, CNRS Éditions, 1998.

(2) Voir J. Corrocher, «Napoléon III et les antiquités nationales», dans P. Jacquet et R. Périchon éds, *Aspects de l'archéologie française au XIXe siècle*, Montbrison 2000, p. 25 sq. ; *Napoléon III et l'archéologie. Fouilles en forêt de Compiègne sous le Second empire*, catalogue exposition Compiègne 2000.

(3) Voir lettre de Napoléon III à Alexandre Walewski, de Compiègne le 8 novembre 1861, citée par J. Corrocher, *op. cit.*, p. 35.

fulgurant de cette création ambitieuse et originale manifeste les difficultés auxquelles se heurte la mise en place d'une politique des musées en France.

I - Le musée Napoléon III au cœur de l' "Affaire Campana"

La collection Campana présentée au Palais de l'Industrie a été acquise par Napoléon III en 1861, à un moment où l'archéologie aborde un tournant décisif en Italie, puisque le pays a réalisé son unité et met en place l'administration du patrimoine. L'Institut de Correspondance archéologique, fondé à Rome en 1829, reste au centre de l'activité archéologique, mais la réforme mise en place par son second secrétaire Henrich von Brunn en 1859 lui fait perdre son caractère international⁴. En effet, le gouvernement prussien accorde des crédits importants qui permettent d'instituer des *Reisestipendien*, bourses de voyage ou de séjour, destinées à favoriser la formation des professeurs d'archéologie des universités allemandes. Alors que les savants italiens restent très actifs au sein de l'Institut, les Français s'en détachent; même si L. Renier⁵ conserve des liens étroits avec W. Henzen, Premier secrétaire, qui appartient aussi à la commission formée au sein de l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour veiller à la publication des œuvres du grand épigraphiste B. Borghesi. Dès 1860, L. Renier, soucieux d'assurer la continuité de la recherche française en Italie, plaide auprès de Napoléon III pour la création à Rome d'un "Institut épigraphique et archéologique" qui ne verra le jour qu'en 1873, date à laquelle l'École française de Rome s'installe au Palais Farnèse. C'est aussi à cette époque qu'A. Noël des Vergers⁶ publie son ouvrage *L'Étrurie et les Étrusques*, qui marque le passage de l'étruscologie romantique à l'étruscologie scientifique.

(4) Voir A. Michaelis, *Storia dell' Instituto Archeologico germanico 1829-1879*, Rome, 1879 ; G. Rodenwaldt, *Archäologisches Institut des Deutschen Reiches 1829-1929*, Berlin, 1929 ; F. W. Deichmann, *Vom internationalen Privatverein zur preussischen Staatsanstalt. Zur Geschichte des Instituto di Corrispondenza Archeologica*, Mayence, 1986.

(5) Léon Renier (1809-1885), premier titulaire de la chaire d'épigraphie et antiquités romaines du Collège de France ; proche d'Hortense Cornu et de Napoléon III, il joue un rôle déterminant dans l'essor de l'archéologie française sous le Second empire, en organisant, avec A. Maury et V. Duruy, les recherches lancées pour aider l'empereur dans la rédaction de son *Histoire de Jules César*.

(6) Adolphe Noël des Vergers (1804-1867), historien et archéologue, gendre de l'éditeur A. Firmin-Didot, il forme avec lui une société qui finance les fouilles de l'ingénieur italien Alessandro François en Étrurie méridionale. Son ouvrage *L'Étrurie et les Étrusques* est publié à Paris de 1862 à 1864.

Tel est le contexte dans lequel se déroule l'«Affaire Campana» qui éclate en 1857⁷ : le marquis Giampietro Campana est alors célèbre pour son extraordinaire collection dont la réputation a franchi les frontières de l'Italie et a gagné tous les pays européens (fig. 1). Membre de l'Institut de Correspondance archéologique, il organise et conduit des fouilles à Rome et en Étrurie⁸, dont les fruits constituent un «musée modèle», conçu comme une illustration des antiquités nationales italiennes. Directeur du mont de Piété de Rome qui accuse un énorme déficit, le marquis Campana est inculpé pour concussion pour avoir mis son musée en gage ; arrêté, il est condamné à vingt ans de travaux forcés, puis au bannissement à vie à la condition de céder sa collection à l'État pontifical.

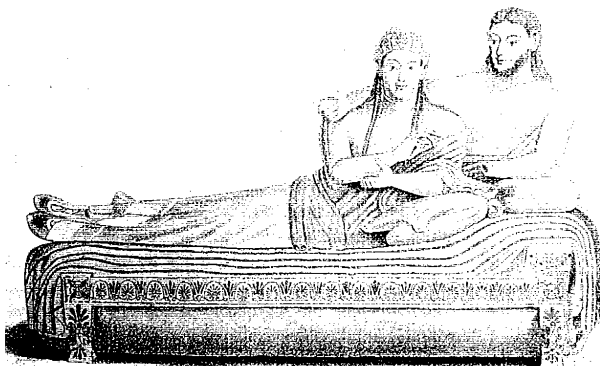


Fig. 1. Collection Campana : le célèbre sarcophage des époux, découvert à Cerveteri et présenté par J. Martha, *L'Art étrusque*, Paris, 1889.

(7) Voir S. Reinach, «Esquisse d'une histoire de la collection Campana», *Revue archéologique*, juil.-déc. 1904, p. 179 sq, p. 364 sq., *ibid.*, 1905, p. 57 sq., p. 208 sq., p. 343 sq. ; G. Q. Giglioli, «Il Museo Campana e le sue vicende», *Studi Romani* III, 1955, p. 292 sq., p. 413.

(8) Voir F. Gaultier, «La collection Campana et la collection étrusque du musée du Louvre», catalogue de l'exposition «Les Étrusques et l'Europe», Paris, 1992, p. 350-361 ; E. et J. Gran-Aymerich, «La collection Campana dans les musées de province et la politique archéologique française», dans A. F. Laurens et K. Pomian, *L'Anticomanie. La collection d'antiquités aux 18^e et 19^e siècles*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1992.

Dès 1858, L. Heuzey⁹, jeune membre de l'École française d'Athènes de passage à Rome, souligne l'intérêt que présenterait l'achat de la collection pour la France. Son point de vue est partagé par Victor Schnetz, directeur de l'Académie de France à Rome, qui, dans une lettre adressée à l'empereur le 25 février 1859, tente de le convaincre de se porter acquéreur de cet ensemble appelé à fournir des modèles pour les arts et l'industrie modernes ; l'helléniste et l'artiste mettent en évidence deux aspects complémentaires de cette collection : sa grande richesse archéologique, en particulier pour les vases grecs, et sa valeur didactique pour la formation d'artisans et d'artistes.

Le musée de l'Ermitage s'est porté acquéreur des vases de Ruvo et de vingt-trois vases de Cumes, dont la fameuse hydrie, dite la "Regina vasorum". Par ailleurs, le musée de South Kensington a acheté des sculptures italiennes des XVe et XVIe siècles et des majoliques, acquises dans la perspective du développement de l'art industriel. Du côté français, l'achat de la collection Campana intervient à un moment où l'on prend conscience du retard pris dans ce domaine sur le reste de l'Europe et l'on envisage d'utiliser la collection Campana pour donner un concurrent français au musée de South Kensington. Lié par une vieille dette à la famille Campana, encouragé par Hortense Cornu¹⁰ (fig. 2) et ses proches et stimulé par l'exemple russe et anglais, Napoléon III signe l'achat de la collection Campana en mai 1861. Léon Renier, secrétaire de la Commission de topographie des Gaules et très actif promoteur de l'archéologie en France, a été chargé de conduire la négociation à Rome ; familier d'Hortense et Sébastien Cornu, qui, avec Edmond Saglio et Charles Clément, est désigné comme administrateur provisoire du musée Napoléon III, L. Renier tient le Louvre à l'écart et ne consulte pas le

(9) Léon Heuzey (1831-1922), helléniste et premier conservateur du département des Antiquités orientales créé au Louvre en 1881.

(10) Hortense Cornu (1809-1875), née Lacroix; fille de la nourrice de la reine Hortense, elle est élevée avec Louis Napoléon et entretient avec lui une profonde amitié, un moment ternie par le coup d'état du 2 décembre 1851. Elle exerce sur l'empereur une grande influence, se faisant son intermédiaire auprès des milieux intellectuels et libéraux hostiles au régime et réunissant autour de lui les savants qui peuvent lui apporter leur concours pour la rédaction de son *Histoire de Jules César*. Elle inspire la politique archéologique du Second empire, dont l'achat de la collection Campana est l'un des termes ; elle intervient dans le choix des "missionnaires" envoyés en Méditerranée et au Proche-Orient et, par les relations qu'elle entretient avec L. Lindenschmit, fondateur du Römisch-germanisches Zentral Museum de Mayence, elle contribue à la création et à la définition du Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye. Voir M. Emerit, *Madame Cornu et Napoléon III*, Paris, 1937 ; F. W. von Hase, "Ludwig Lindenschmit et Napoléon III. Un chapitre précoce de la coopération archéologique franco-allemande", dans P. Jacquet et R. Périchon éd., *Aspects de l'archéologie française au XIXe siècle*, Montrbrison, 2000, p. 63-88.



Fig. 2. Hortense Cornu (1809-1875), peinte par son mari, Sébastien Cornu ; tableau conservé au château de Compiègne.

comte de Nieuwerkerke¹¹, surintendant des Beaux-Arts lié à la princesse Mathilde qui tente de battre en brèche l'influence du cercle d'H. Cornu sur l'empereur. La complexité des relations au sein de la cour impériale explique partiellement le destin de ce musée réuni contre la volonté de ceux qui tiennent à la prééminence de l'administration centrale. La polémique qui divise partisans et adversaires de la collection Campana favorise également l'intégration au Louvre, dont les représentants sont tout à fait hostiles à la formation d'un musée autonome.

D'abord portée au Louvre, la collection italienne est réunie au Palais de l'Industrie aux objets recueillis au cours des missions archéologiques de Phénicie, de Macédoine et d'Asie Mineure, "pour servir à l'histoire de

(11) Émilien de Nieuwerkerke (1811-1892), sculpteur, directeur des musées puis surintendant des Beaux-Arts. Voir F. Goldschmidt, *Nieuwerkerke, le bel Émilien. Prestigieux directeur du Louvre sous Napoléon III*, Paris, 1997 ; *Le comte de Nieuwerkerke. Art et pouvoir sous Napoléon III*, catalogue exposition du Musée national du Château de Compiègne, Paris, 2000.

l'art en Orient et en Occident"¹² ; Ernest Desjardins¹³, fervent défenseur du musée Napoléon III, maintient lui aussi que les collections présentées constituent une "véritable histoire de l'art dans toutes ses transformations", du point de vue des techniques mises en œuvre, et offrent une "suite ininterrompue de spécimens servant à l'histoire des procédés". C'est affirmer une conception novatrice du musée dont la raison d'être n'est plus seulement de présenter de beaux objets qui rehaussent la gloire du pays qui les possède, mais de faire connaître par des exemples l'histoire des techniques employées depuis l'Antiquité et de concourir ainsi à la formation des artisans et artistes contemporains ; on renouait avec les travaux précurseurs d'Alexandre Brongniart¹⁴ qui avait, dès le début du XIX^e siècle, réuni à la Manufacture de Sèvres une collection de vases antiques pour fournir des modèles à l'industrie et à l'artisanat de son temps.

Le musée Napoléon III est donc investi d'une mission didactique et doit favoriser la promotion des arts décoratifs et industriels, dans un contexte de concurrence avec la Grande-Bretagne. Cette vocation de "musée-école" est renforcée par l'association avec les collections Campana de moulages et de restitutions de monuments en grandeur réelle. Les copies des œuvres majeures de l'Antiquité ont été réalisées en Italie par Félix Ravaisson¹⁵, appelé à devenir conservateur du département des Antiques au Louvre, qui a présidé la commission du ministère de l'Instruction publique pour l'enseignement du dessin et, qui, en s'inspirant des exemples fournis par les musées de Munich et de Mayence, constitue une collection de modèles pour les étudiants et les apprentis¹⁶. Dans la même perspective, sont exposées aussi les trois cents pièces moulées d'après la colonne Trajane sur ordre de l'empereur. À la même époque, le modèle allemand de la gypsothèque inspire H. Cornu et A. Bertrand pour la

(12) A. de Longpérier, *Musée Napoléon III. Choix de monuments antiques pour servir à l'histoire de l'art en Orient et en Occident*, Paris, 1869.

(13) Ernest Desjardins (1823-1886), épigraphiste et géographe, disciple de L. Renier. *Du patriotisme dans les arts. Réponse à M. Viét sur le musée Napoléon III*, Paris, s.d. (1862).

(14) Alexandre Brongniart (1770-1847), ingénieur des mines et professeur d'histoire naturelle à l'École centrale, il dirige la Manufacture de Sèvres de 1800 à 1847. *Traité des arts céramiques ou des poteries*, Paris, 1844. Voir l'introduction de M. Massoul au *Corpus Vasorum Antiquorum, France 13, Sèvres*, Paris, 1935 ; T. Préaud et alii, *The Sèvres Porcelain Manufactory. Alexandre Brongniart and the Triumph of Art and Industry, 1800-1847*, New-York, 1998.

(15) Félix Ravaisson-Mollien (1813-1900), agrégé de philosophie, chef de cabinet du ministre de l'Instruction publique, N. A. de Salvandy ; il est, de 1839 à 1852, inspecteur général des bibliothèques puis inspecteur général de l'enseignement supérieur ; il est de plus conservateur des Antiques au musée du Louvre de 1870 à 1886.

(16) Voir E. Vinet, "L'art grec au palais de l'Industrie", *Journal des débats*, 28 nov. 1860.

création du musée des Antiquités nationales à Saint-Germain-en-Laye : tous deux sont en relation avec L. Lindenschmit, fondateur du *Römisch-germanisches Zentral Museum* de Mayence¹⁷ et le musée français, comme le musée allemand, comportera un atelier de moulages. En 1861, alors que les préparatifs d'aménagement du musée Napoléon III sont en cours et que l'on envisage la réunion des antiquités nationales à Saint-Germain, L. Lindenschmit se rend à Paris au printemps avec P. Roth, le mouleur du musée de Mayence, pour y choisir au Louvre et dans les collections impériales les pièces à reproduire : dans une lettre adressée à C. Thommsen¹⁸, directeur du musée des Antiquités du Nord à Copenhague, il se montre convaincu que l'ouverture du premier établissement favorisera la création du second, l'un constituant un banc d'essai pour l'autre.

Par la présentation de la collection Campana et des séries de moulages, une nouvelle conception du musée s'affirme au Palais de l'Industrie ; par ailleurs, le musée Napoléon III illustre un autre aspect de la politique archéologique du Second Empire en présentant les résultats des missions organisées en Méditerranée et au Proche-Orient.

II - Le musée Napoléon III et l'actualité archéologique.

Le Palais de l'Industrie révèle au public qui franchit ses portes en grand nombre, les entreprises pionnières lancées dans tout le bassin méditerranéen, de l'Afrique du Nord jusqu'en Phénicie : mille inscriptions inédites, rapportées d'Algérie par L. Renier, attestent les progrès de la science épigraphique, alors que l'archéologie est brillamment illustrée par les trois grandes missions de Léon Heuzey, Georges Perrot et Ernest Renan¹⁹.

Depuis la formation en 1839 de la Commission pour l'exploration scientifique de l'Algérie, l'épigraphie a bénéficié des travaux de nombreux officiers, mais L. Renier est le premier homme de science à intervenir : en 1850, il se joint au corps expéditionnaire et, accompagné par le capitaine Delamare²⁰, parcourt en quête d'inscriptions les provinces d'Alger et de

(17) Ludwig Lindenschmit (1809-1893), préhistorien et peintre allemand ; il fonde le musée de Mayence et le dirige de 1852 à sa mort.

(18) Lettre du 29 nov. 1861. Voir F. W. von Hase, *op. cit.*, note 35.

(19) Ernest Desjardins, outre sa *Notice sur le musée Napoléon III et promenade dans les galeries*, rédige un catalogue pour les objets recueillis au cours de chacune de ces missions: *Catalogue de la mission d'Asie Mineure dirigée par G. Perrot, Catalogue des objets provenant de la mission de Phénicie dirigée par M. E. Renan, Catalogue de la mission de Macédoine et de Thessalie*, tous parus en 1862.

(20) M. Dondin-Payre, *La Commission d'exploration scientifique d'Algérie et Le Capitaine Delamare, Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, XIV et XV, Paris, 1994.

Constantine. La publication des *Inscriptions romaines d'Algérie* en 1855 assure à l'épigraphie française une place de premier plan sur la scène européenne et oriente de façon décisive l'archéologie du Maghreb qui "sera, en grande partie, faite à partir des textes épigraphiques plus qu'à partir des fouilles²¹".

Par l'enseignement qu'il dispense de la chaire d'Épigraphie et d'Antiquité romaine créée pour lui au Collège de France, L. Renier forme une véritable "école" dont les plus brillants représentants sont E. Desjardins, C. Jullian et R. Cagnat²² ; ce dernier poursuivra en Tunisie sur la voie ouverte en Algérie par son maître.

En Tunisie, l'archéologie connaît le même développement sur le même mode, associée à la perspective de conquête militaire : c'est ainsi que Victor Guérin²³ accomplit en 1862 un *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis* auquel l'armée française aura recours pour organiser les opérations vingt ans plus tard. Alors que Carthage continue à susciter l'intérêt des savants et en particulier celui de Charles Beulé²⁴, qui en 1859 entreprend des fouilles sur la colline de Byrsa, près des ports et dans les nécropoles, l'ingénieur Daux est officiellement chargé d'étudier les vestiges archéologiques de Tunisie en 1865.

Léon Renier et le cercle d'Hortense Cornu sont encore à l'origine des trois grandes missions officielles organisées en Méditerranée orientale : celles de Léon Heuzey en Macédoine²⁵ (fig. 3), de Georges Perrot en Asie Mineure²⁶ et d'Ernest Renan en Phénicie²⁷. C'est en effet L. Renier, qui, avec A. Maury et V. Duruy, dirige les recherches des savants chargés de

(21) P.-A. Février, *Approches du Maghreb romain*, deux vol., Aix-en-Provence, Édisud, 1989.

(22) René Cagnat (1852-1937) réalise en 1881 une mission épigraphique en Tunisie, accordée grâce à l'intervention de L. Renier. Il succède à E. Desjardins dans la chaire d'Épigraphie et d'Antiquité romaine du Collège de France en 1887.

(23) Victor Honoré Guérin (1821-1891), membre de l'École française d'Athènes ; il effectue plusieurs missions archéologiques au Proche-Orient, sur l'île de Rhodes et en Égypte et Nubie.

(24) Charles Ernest Beulé (1826-1874), membre de l'École française d'Athènes ; il s'est rendu célèbre par ses fouilles de l'Acropole d'Athènes. Ses travaux à Carthage sont entrepris à ses frais. *Fouilles à Carthage*, Paris, 1861.

(25) L. Heuzey et H. Daumet, *Mission archéologique de Macédoine*, deux vol., Paris, 1876.

(26) Georges Perrot (1832-1914), membre de l'École française d'Athènes ; titulaire en 1876 de la première chaire d'archéologie à la Sorbonne, il dirige l'École normale supérieure à partir de 1883. Avec E. Guillaume et J. Delbet, *Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie, d'une partie de la Mysie, de la Phrygie, de la Cappadoce et du Pont exécutée en 1867*, Paris, 1872.

(27) Ernest Renan (1823-1892), *Mission de Phénicie*, Paris, 1864-1874.



Fig. 3. Léon Heuzey (1831-1922), portrait photographique conservé à la Bibliothèque de l'Institut de France.

recueillir les informations pour l'*Histoire de Jules César* rédigée par l'empereur, et lui suggère les noms des deux anciens membres de l'École française d'Athènes : l'un reçoit la mission d'exécuter les relevés topographiques du champ de la bataille de Philippes et l'autre doit suivre l'itinéraire de l'armée césarienne dans la guerre contre Pharnace et relever les fragments du testament politique d'Auguste qu'il fallait chercher à Ancyre-Ankara. Tous deux appartiennent à cette génération d'"Athéniens" qui concourent à tirer l'École française de la grave crise qu'elle traverse sous la direction d'Amédée Daveluy : ils sont les artisans de la "révolution" que connaît alors la science archéologique et historique et font de l'institution athénienne un véritable institut d'archéologie. Lors de leur séjour en Grèce, ils entreprennent en effet des voyages d'exploration et d'étude, comme les pratiquent les jeunes savants allemands soutenus par les *Reisestipendien* de l'Institut de correspondance archéologique de Rome. Les deux missions commanditées par Napoléon III en 1858 et 1861 font accomplir un pas décisif à l'archéologie française dans le monde gréco-oriental. L. Heuzey étend ses investigations à toute la Macédoine, à la Thrace, l'Illyrie, l'Épire et la Thessalie ; il est accompagné de l'archi-

tecte Honoré Daumet, qui exécute les relevés graphiques et la reconstitution grandeur réelle du tombeau découvert à Pydna et exposé au Palais de l'Industrie fig. 4 et 5). G. Perrot (fig. 6), secondé par les architectes

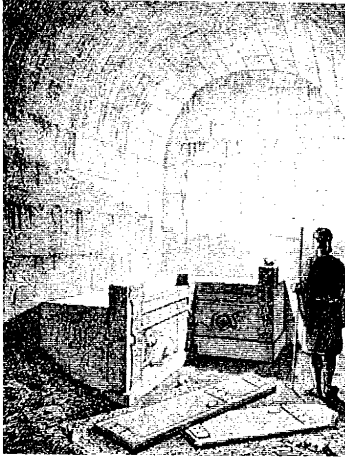


Fig. 4. Le tombeau de Pydna (Macédoine) dont la restitution grandeur nature figurait au musée Napoléon III. Planche 20 de L. Heuzey et H. Daumet, "Mission archéologique de Macédoine", Paris, 1876.



Fig. 5. Le relief de «L'exaltation de la fleur», qui était présenté au palais de l'Industrie et appartient aujourd'hui aux collections du musée du Louvre. Planche 23 de L. Heuzey et H. Daumet, "Mission archéologique de Macédoine", Paris, 1876.



Fig. 6. Georges Perrot (1832-1914), portrait photographique conservé à la Bibliothèque de l'Institut de France.

Edmond Guillaume et Joseph Delbet, découvre à Ancyre-Ankara la partie manquante du testament d'Auguste, la reproduit et en réalise un remarquable fac-similé qui figure au musée Napoléon III (fig. 7). Outre la riche moisson de cent cinquante inscriptions grecques recueillies en Asie Mineure, les "missionnaires" rapportent les premiers clichés photographiques de bas-reliefs découverts à Euyuk et Bogazköy en Anatolie, révélant ainsi au monde savant l'art de l'Empire hittite et illustrant tout le parti que l'archéologie pouvait tirer de la photographie, technique encore balbutiante mais promise à un très brillant avenir. De plus, G. Perrot est l'un des premiers à prendre conscience des liens entre la Grèce et les civilisations orientales et à souligner le rôle joué par l'Asie Mineure dans la transmission des connaissances (fig. 8).

Si les travaux de L. Heuzey et G. Perrot contribuent à l'entreprise historico-politique de Napoléon III, qui en restituant l'épopée césarienne en évoque une autre, les deux jeunes savants ne se sont pas limités à la tâche qui leur était prescrite et leurs missions marquent la naissance d'une nouvelle conception de l'archéologie.

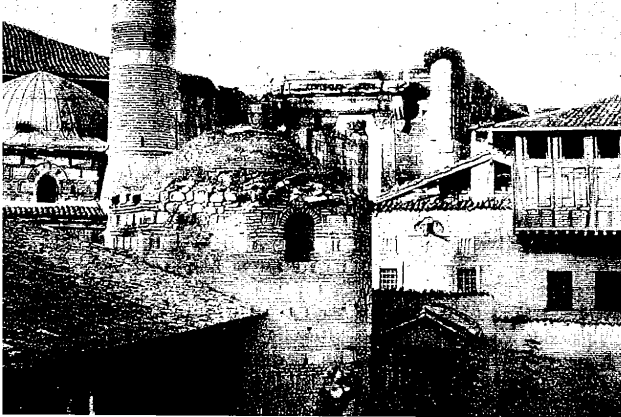


Fig. 7. Le site d'Ancyre-Ankara où G. Perrot retrouva la partie manquante du testament politique d'Auguste et en exécuta le relevé épigraphique exposé au musée Napoléon III. Planche 13 de G. Perrot, E. Guillaume et J. Delbet, "Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie", Paris, 1872.



Fig. 8. Relief de Bogazköy, photographie de J. Delbet. Planche 10 de G. Perrot, E. Guillaume et J. Delbet, "Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie...", Paris, 1872.

La troisième mission figurant au musée Napoléon III est celle d'Ernest Renan qui fait lui aussi œuvre de précurseur en fondant l'archéologie phénicienne. Les premiers travaux d'exploration avaient été inaugurés en Palestine par Félix de Saulcy²⁸ qui, en 1850-1851, séjourne en Syrie, fait le tour de la mer Morte et entreprend des fouilles à Jérusalem où il pense avoir reconnu le "Tombeau des Rois" ; en 1863, stimulé par la mission de son ami Renan en Phénicie, il organisera une nouvelle expédition avec une équipe de spécialistes : le cartographe C. Gélis, le docteur Gaillardot qui avait dirigé les chantiers d'E. Renan, l'archéologue Victor Guérin, l'architecte C. Mauss et le photographe A. Salzmann. À partir de l'initiative de F. de Saulcy, l'archéologie française prend son essor au Proche-Orient : en 1853-1854, le marquis Melchior de Vogüé²⁹ accomplit son premier séjour en Syrie et en Terre sainte, où il recueille de nombreuses inscriptions ; quant au duc de Luynes, il s'adjoit Louis Lartet, géologue fils du grand préhistorien, pour son expédition scientifique sur les rivages de la mer Morte³⁰.

En 1860, Napoléon III donne une impulsion décisive à l'archéologie française au Proche-Orient en adjoignant une mission archéologique au corps expéditionnaire envoyé en Syrie, pour mettre fin au massacre des chrétiens par les Druses ; il renouvelle ainsi l'exemple donné par Bonaparte en Égypte. C'est encore H. Cornu qui inspire au souverain cette initiative : en effet, elle fréquente assidûment les séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres dont elle tente de convaincre les membres de tempérer leur hostilité au régime impérial. L'idée d'une mission archéologique en Phénicie lui est venue, après avoir entendu E. Renan présenter, lors d'une séance de 1857, son *Mémoire sur l'origine et le caractère véritable de l'histoire phénicienne*³¹ et exhorter pour finir à fouiller le sol de la vieille Phénicie. Et de fait, la découverte fortuite à Sidon, en 1855, de la première inscription trouvée en Phénicie même, celle qui orne le sarcophage d'Eshmounazar, roi de cette cité au Ve siècle av. J.-C., avait suscité dans le monde savant l'espoir que de nombreuses autres inscriptions suivraient. Par ailleurs, E. Renan appartient au milieu libéral et le choix

(28) Félix de Saulcy (1807-1880), archéologue, numismate et épigraphiste, fondateur de l'archéologie biblique et l'un des maîtres d'œuvre de l'archéologie métropolitaine. *Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques*, trois vol., Paris, 1853.

(29) Melchior de Vogüé (1829-1916), *Inscriptions sémitiques de la Syrie centrale*, Paris, 1868.

(30) Duc H. d'Albert de Luynes, *Exploration de la mer Morte et de la vallée de l'Araba par la mission de M. le duc de Luynes*, Paris, 1864 ; L. Lartet, *Exploration géologique de la mer Morte, de la Palestine et de l'Idumée*, Paris, 1878.

(31) [qui porte le nom de Sanchroniation, traduite par Philon de Byblos], Institut de France, 1857.

qui se porte sur lui pour diriger cette mission en Phénicie ne peut que concourir à améliorer l'image du régime.

Le 18 octobre 1860, Renan, accompagné de sa sœur, embarque pour la Syrie ; il trouvera ses collaborateurs sur place : le docteur Gaillardot qui réside depuis vingt cinq ans dans la région, bientôt rejoint par Édouard Lokroy, dessinateur à *L'Illustration*, et par l'architecte Thobois. Quatre chantiers sont ouverts, à Amrit, l'antique Marathus, Gebeil-Byblos, Saïda-Sidon et Sour-Tyr ; l'armée exécute les fouilles sous la direction de Renan à Byblos, du docteur Gaillardot à Sidon et de Thobois à Oumm el-Awamid, au sud de Tyr. Même s'il est déçu dans son espoir de trouver de nombreuses inscriptions et des vestiges de la Phénicie antérieurs au I^{er} millénaire, Renan fonde l'archéologie phénicienne et sa *Mission de Phénicie*, publiée entre 1864 et 1874, constituera pendant cinquante ans le traité fondamental et unique en ce domaine. Ses recherches ouvrent le champ de l'exploration profonde, et lui permettent de déceler l'influence égyptienne sur la Phénicie. Au Palais de l'Industrie sont exposés les six sarcophages anthropoïdes qu'Ernest Renan et Charles Gaillardot ont découverts en explorant les caveaux percés dans le roc de la nécropole de Sidon.

Ces trois missions illustrées au musée Napoléon III administrent brillamment la preuve qu'il est nécessaire d'organiser des travaux de terrain et d'activer la recherche archéologique sur les sites pour faire progresser la connaissance des civilisations antiques. Ces entreprises officielles infléchissent de façon décisive l'orientation d'une science en cours de définition ; les savants sollicités par le cercle d'H. Cornu figurent parmi les instigateurs du grand mouvement qui, précisément en ces années soixante du XIX^e siècle, entraîne la promotion des sciences auxiliaires de l'histoire : philologie, épigraphie et archéologie. Le développement scientifique bénéficie de l'intérêt d'un pouvoir politique en quête de légitimation qui cherche des appuis dans les milieux intellectuels libéraux : Napoléon III entreprend l'*Histoire de Jules César* pour des raisons idéologiques, mais les savants qui l'entourent et le conseillent "exploitent" le goût du souverain pour l'archéologie et favorisent la mise en place d'institutions officielles, au nombre desquelles figure le musée Napoléon III, véritable compendium de la politique archéologique du Second empire.

III. - Le destin du musée Napoléon III

La "Galerie Campana" et sa destination finale suscitent, tout au long de l'année 1862, une très violente polémique entre le musée du Louvre et ses représentants qui réclament l'intégration dans les collections, et les partisans du maintien du musée Napoléon III. Les uns soutiennent le point de vue centraliste du Directeur des musées nationaux, le comte de Nieuwerkerke, alors que les autres se réunissent autour d'H. Cornu et L. Renier et reçoivent le soutien des académies. Le décret du 12 juillet 1862

sanctionne la fermeture du musée Napoléon III, stipulant que les objets doubles ou reconnus inutiles pour le Louvre seront concédés à des établissements d'État et à des musées départementaux. En effet, pour les porte-parole du Louvre, la nature de la collection Campana ne justifie pas la formation d'un musée autonome : selon ses détracteurs³², elle comprend de nombreuses séries ennuyeuses que l'on peut défaire sans inconvénient pour former de petits musées en province et "contribuer à étendre, à augmenter les éléments d'étude sur tout le territoire". Le "directeur général des musées nationaux, sur ordre exprès de l'empereur," annonce par lettre du 15 octobre 1862, "qu'une commission a été chargée de faire, entre les objets d'art et d'archéologie, dont se compose le musée Campana, le choix de ceux qui pourraient être affectés aux musées des départements"³³ ; les membres des académies des Beaux-Arts et des Inscriptions et belles-lettres sont priés de se rendre au Palais de l'Industrie pour procéder à une évaluation et doivent faire part de leurs avis avant la fin du mois d'octobre, date à laquelle tout doit être réglé et le musée définitivement fermé. Aux protestations de chacun des secrétaires perpétuels qui déplorent le délai beaucoup trop court, A. de Longpérier, conservateur des Antiques au Louvre, oppose la facilité de la tâche et l'urgence de la décision.

On procédera donc à la répartition dans les musées de province des objets doubles ou jugés sans grand intérêt pour les collections nationales³⁴. Pour les antiques, A. de Longpérier et W. Fröhner³⁵ procèdent à des envois en 1863 puis en 1875 ; de 1893 à 1895, E. Pottier³⁶ distribue dans certains musées et universités de province des lots de vases choisis comme typiques par leur forme et la qualité de la terre. À cette époque durant laquelle des chaires et des laboratoires d'archéologie sont implantés dans les universités, la répartition de la collection Campana en province est pré-sentée comme devant servir à la formation des étudiants ; le caractère

(32) E. Chesneau et L. Vitet ; voir L. Vitet, "La collection Campana", *Revue des Deux Mondes*, septembre 1862 ; E. Chesneau, *La Vérité sur le Louvre. Le musée Napoléon III et les artistes industriels*, Paris, collection "Les intérêts populaires dans l'art", 1862, d'où est extraite la citation.

(33) Lettre commentée lors de la séance de l'Académie des inscriptions et belles-lettres du 17 octobre 1862 ; voir procès verbaux de l'Académie pour l'année 1862, conservés aux archives de l'Institut de France.

(34) Voir M. Besnier, "La collection Campana et les musées de province", *Revue archéologique*, 1906, janv.-fév, p. 30 sq, mai-juin, p. 423 sq.

(35) Wilhelm Fröhner (1834-1925), archéologue et numismate ; né à Karlsruhe, il se rend à Paris en 1859 et est introduit auprès de Napoléon III auquel il apporte son concours pour la rédaction de son *Histoire de Jules César* et qui intervient pour qu'il soit nommé conservateur adjoint au Louvre.

(36) Edmond Pottier (1855-1934), conservateur du département des antiquités orientales et de la céramique antique au musée du Louvre où il entre en 1884.

didactique du musée Napoléon III se trouve ainsi perpétué, au moins dans les intentions affichées alors.

Les tableaux des primitifs italiens de la collection connaissent un sort plus dramatique encore, puisque, à trois reprises en 1863, 1872-1873 et en 1874-1875, ils subissent "beaucoup plus qu'un démembrement, un émiettement"³⁷. Frédéric Reiset³⁸, conservateur des peintures au Louvre, procède à cette dispersion, répartissant les œuvres dans une centaine de musées de province sans dresser aucun inventaire.

Par ailleurs, on se souvient que l'achat de la collection Campana était apparu comme l'occasion de faire rattraper à la France son retard en matière d'art industriel ; la fermeture du musée Napoléon III ne signifie pas l'abandon de cette perspective, puisque, précisément en 1862, est créée l'Union centrale des arts appliqués à l'industrie³⁹ à l'initiative du duc Albert de Luynes et de Philippe de Chennevières, attaché à la direction des Musées nationaux et donc proche du Louvre⁴⁰. On conçoit donc dès cette époque le projet d'un musée des Arts décoratifs qui sera réalisé en 1882 et logé précisément au palais de l'Industrie, avant de gagner le pavillon de Marsan, dans l'aile nord du Palais du Louvre, où il est inauguré en 1905. P. de Chennevières, devenu directeur des Beaux-Arts, alors même qu'il concourt à créer le musée des Arts décoratifs, préside en 1873 à la deuxième répartition de la collection Campana en province ; il affirme à cette occasion le souci d'élargir les collections de province et de faciliter l'enseignement des Beaux-Arts sur tout le territoire.

Le musée Napoléon III a stimulé l'intérêt pour l'art industriel et favorisé la création d'un musée qui lui est consacré ; il est permis de penser que sa fermeture était jugée nécessaire pour permettre la formation du musée des Arts décoratifs.

Le musée expérimental réuni au Palais de l'Industrie n'a pu résister aux rivalités qu'il a fait naître : il contrecarrait la politique du musée du Louvre, traditionnellement hostile à toute autre forme de musée national, qui, poursuivant l'enrichissement de ses collections par l'acquisition d'objets prestigieux, prétend que la galerie Campana lui revient de droit. Les orientations novatrices qui avaient présidé à la formation du musée

(37) Voir P. Perdrizet et R. Jean, *La Galerie Campana et les musées français*, Bordeaux, 1907.

(38) Voir sa *Notice des tableaux du musée Napoléon III exposés dans les salles de la colonnade au Louvre. Catalogue des tableaux provenant de la collection Campana choisis par le Louvre*, Paris, 1863.

(39) *Musée des Arts décoratifs*, (statuts), Paris, 1877. *Guide sommaire à travers le musée des Arts décoratifs, Palais du Louvre, Pavillon de Marsan*, Paris, 1905.

(40) Voir ses *Souvenirs d'un directeur des Beaux-Arts*, rééd., Paris, 1979.

Napoléon III sont utilisées par ses adversaires pour justifier son démantèlement. Néanmoins, l'entreprise se solde positivement, puisque, une fois les querelles apaisées, tous les promoteurs du musée Campana jouent, au sein des institutions, un rôle de premier plan et concourent à l'essor de l'archéologie et des sciences auxiliaires de l'histoire : L. Renier, par son enseignement au Collège de France, fonde l'école française d'épigraphie latine, dont E. Desjardins est issu et dont il assure la pérennité par ses cours à l'École normale supérieure et à l'École pratique des hautes études. Quant aux trois "missionnaires" présents au Palais de l'Industrie, on connaît la place que tient E. Renan, créateur du *Corpus inscriptionum semiticarum*, dans le développement de l'épigraphie sémitique ; G. Perrot inaugure l'enseignement de l'archéologie à la Sorbonne et L. Heuzey devient le premier conservateur en chef du département des Antiquités orientales, créé au Louvre en 1881. Même s'il disparaît aussitôt constitué, le musée Napoléon III a réuni les plus grands représentants de l'archéologie en gestation à cette époque et leur a permis d'affirmer les nouvelles orientations scientifiques.

Le musée Napoléon III offre une vision cavalière de la politique archéologique du Second Empire : il est organisé par tous ceux qui, autour du souverain, s'efforcent de mettre en œuvre une conception scientifique de l'archéologie et s'emploient à favoriser la création d'institutions officielles. Les collections présentées au Palais de l'Industrie illustrent les initiatives prises en matière d'archéologie méditerranéenne, de l'Italie et de l'Afrique du Nord jusqu'au domaine grec et proche-oriental. Les options muséographiques traduisent les principes d'une science en mutation, qui vise la connaissance du monde antique à partir de tous les vestiges disponibles, tout en soulignant la richesse de l'héritage des Anciens pour l'art contemporain. Cette brève expérience éclaire aussi les relations qu'entretiennent science et politique, à un moment privilégié où les deux ordres d'intérêts se conjuguent : le mouvement d'une science en plein essor est encouragé par le pouvoir qui permet la mise en place d'institutions officielles. De ce point de vue, l'aventure du musée Napoléon III fournit l'occasion d'énoncer plus clairement les problèmes suscités en France par l'organisation d'une administration du patrimoine et des Beaux-Arts, et de chercher une voie entre centralisme et régionalisation.

DÉBAT

Fernand Beaucour, directeur du Centre d'Etudes napoléoniennes, membre résidant de la Société des Antiquaires de Picardie : Quels ont été les rapports entre Lucien Bonaparte qui fouillait en Etrurie et le marquis Campana ? Quel fut le sort de la collection Campana après la fermeture du musée Napoléon III ? Quels ont été les archéologues français successeurs de Renan à Byblos ?

Eve Gran-Aymerich : Il ne semble pas avoir existé de relations entre Lucien Bonaparte et Campana. Lucien est collectionneur et marchand mais Campana a une perspective plus scientifique. La collection Campana fut partagée entre le Louvre et les musées de province, dispersée en séries jugées intéressantes, caractéristiques de la politique muséographique du temps. Enfin, Pierre Montet est, en 1922, le véritable successeur de Renan à Byblos.
